







*Ugly Ronney 2*



# **UGLY RONNEY 2**

SANDRA KISS

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre est une fiction. Toute référence à des événements historiques, des personnages ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteure, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

### **Avertissements aux lecteurs :**

**Ce livre comporte quelques scènes violentes et érotiques qui peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes, ainsi que des personnes non averties. Âge conseillé : à partir de seize ans.**

Sandra Leclerc Loiret - Tous droits réservés - Copyright © 2021

Dépôt légal : décembre 2021

ISBN : **979-10-359-6266-1**

Prix : 18,99 euros

Achevé d'imprimer en France

À toutes mes lectrices. Vous avez fait de cette année un véritable conte de fées. Merci.





## Prologue

La porte à peine refermée derrière moi, Amasis accourait depuis le fond du jardin pour se jeter dans mes bras. Ce Rottweiler noir de huit mois était le plus beau cadeau que ma mère m'avait offert pour mes onze ans. Je venais de les avoir et je passais tout mon temps libre à jouer avec lui, dehors, même lorsqu'il pleuvait.

Assis sur les marches de la terrasse, j'observais le jardin avec ses platanes magnifiques tout en caressant mon chien. Cette vue me faisait oublier l'atmosphère empestée qui régnait à l'intérieur de la maison. Mon père se disputait avec ma mère à mon sujet. Les cris et les rugissements fusaient de toute part entre ces murs. J'avais l'habitude de me réfugier ici, sur ces marches, et d'attendre que l'orage passe. Amasis essaya de grimper sur moi pour recevoir toute mon affection. Mes mains attrapèrent sa gueule et je lui embrassai le museau.

— Quand je serai grand, j'interdirai les combats de chiens, je te le promets. Je ne laisserai personne te faire du mal. Un jour, je serai le chef, c'est mon père qui me l'a dit et je pourrai tout commander.

Amasis planta son regard dans le mien. J'avais l'impression qu'il comprenait tout ce que je lui disais. C'était mon seul ami et je l'aimais. Soudain, la porte s'ouvrit brutalement.

— Sauve-toi, murmurai-je en le poussant.

Amasis s'enfuit au fond du jardin à toute allure. Tout le monde craignait mon père et, du haut de mes onze ans, il me terrifiait moi aussi.

— Yeraz, monte dans la voiture ! m'ordonna-t-il en descendant sans prendre la peine de me regarder.

Ma mère, appuyée dans l'encart de la porte, me suivait des yeux. Ce jour-là, elle avait perdu la bataille et c'est le regard rempli de larmes qu'elle me laissait partir avec lui.

# 1

À peine entrai-je dans la petite pièce que je fus accueilli par un nuage de fumée qui flottait dans l'air, assombrissant l'endroit déjà peu éclairé. Un filet de lumière paraissait se faufiler à travers les deux fenêtres barreaudées. Une profusion d'objets cachait les cloisons nues, noircies par les émanations de cigarette. Les aboiements fracassants d'un Pitbull Terrier résonnaient entre les murs. L'énorme chien attaché au fond de l'espace me menaçait en montrant ses crocs acérés.

Tous les hommes présents hochèrent la tête sur mon passage, en signe de respect, excepté Leandro, assis derrière son bureau. Mon collaborateur ne paraissait guère enchanté de me voir débarquer chez lui un dimanche après-midi. Moi aussi j'aurais préféré faire autre chose de ma journée, le seul jour où je pouvais mettre mon travail de côté. Ses yeux marron s'ouvraient un peu plus à chaque pas que je faisais vers lui. Je m'arrêtai à quelques centimètres de son bureau et soupirai un grand coup avant de déclarer d'une voix blanche :

— Vous n'êtes pas facile à contacter en ce moment, mon ami.

Leandro plissa les yeux afin d'essayer d'entrevoir mon regard derrière les verres opaques de mes lunettes avant de prendre un air offensé, le visage plus pâle que d'ordinaire.

— Détrompez-vous, monsieur Khan, bafouilla l'homme en passant une main sur sa moustache. Je suis un homme d'affaires comme vous. Il y a tellement de travail.

J'inclinai la tête sur le côté. Son aspect négligé et ses traits marqués par la fatigue indiquaient de nombreuses

nuits blanches dues à l'anxiété de devoir bientôt rendre des comptes.

— Je cherche votre fils, Rafael. Il nous a volé un bon paquet d'argent, j'ai besoin de le voir.

Leandro secoua la tête.

— Mon fils n'est pas là, je suis sûr que tout ceci est un malentendu. Monsieur Khan, Rafael n'aurait jamais détourné ces diamants. C'est impossible. C'est un brave garçon...

L'homme continuait de débiter ses paroles avec un sourire gauche qui augmentait son allure de fausseté et celles-ci commençaient sérieusement à me taper sur le système. Je redressai la tête et parcourus la pièce des yeux. Miguel, Fares et Soan se tenaient bien droits près de l'entrée, et attendaient mes ordres. Mes hommes de main paraissaient perdre patience eux aussi, mais mon petit geste de la main les obligea à garder leur calme. Sur ma droite se tenait Amir. Hamza, le régent actuel à la tête de la Mitaras Almwat jusqu'à mon trente-et-unième anniversaire, m'avait mis dans les pattes son neveu que je devais former pour qu'il devienne un membre actif de notre organisation. Âgé d'à peine vingt ans, Amir n'avait rien d'un méchant, bien au contraire. Son corps frêle, son sourire angélique et son âme trop pure ne correspondaient pas du tout au profil de ce milieu. Je ne cachais pas le mépris que j'avais pour lui.

Sentant mon regard peser sur lui, Amir, mal à l'aise, essayait de contrôler sa respiration tout en fixant Leandro de ses yeux sombres. Je revins sur lui quand il eut fini de débiter son flot d'excuses pour son fils.

— Ces diamants d'Australie devaient servir à blanchir des capitaux, mais aussi à payer une partie de nos

investisseurs à New York. Vous comprendrez que les bêtises de votre fils nous mettent dans un certain embarras.

— Donnez-lui une semaine ou quelques jours et je vous promets que vous aurez vos millions, monsieur Khan.

Je posai mes mains sur le bureau et avançai mon corps vers lui. Mon visage n'était plus qu'à quelques centimètres de celui de Leandro. Ses traits se tordirent sous l'effet de la terreur. Les aboiements du chien redoublèrent, mais je n'y prêtai pas attention.

— Savez-vous qui je suis ? articulai-je calmement.

— Oui, le voleur d'âmes, répondit Leandro d'une voix à peine audible.

— Je ne donne jamais de temps ! Avec moi, on n'a qu'une seule chance. Même le Diable est plus généreux que moi dans les affaires.

Je me redressai brutalement. Leandro balbutia quelques mots incompréhensibles puis me supplia d'épargner la vie de son fils, les yeux pleins de larmes. Je me tournai vers mes hommes. Fares s'avança avec une arme à la main. Il était prêt à descendre notre collaborateur. Je l'arrêtai avant qu'il exécute son geste.

— Non ! Amir va s'en charger.

Amir, étourdi par cet ordre, s'approcha doucement de moi. Les joues pourpres, il semblait terrorisé à l'idée de commettre un meurtre. Fares lui tendit l'arme qu'il prit la main tremblante. *Putain !* Leandro allait finir par crever d'une crise cardiaque s'il ne l'achevait pas maintenant. Je décidai de bousculer un peu le jeune homme.

— Dépêche-toi ! Tu n'imagines pas à quel point mes minutes sont précieuses.

Mon ton tranchant accentua sa nervosité.

— Monsieur Khan, pitié, supplia Leandro la voix pleine de sanglots. Je vais arranger ça. C'est la première fois en cinq ans que nous avons un souci, s'il vous plaît.

Le dos tourné, je ne répondis pas à ses supplices. J'étais trop occupé à observer le nouveau venu, trop occupé à savoir lequel des deux j'allais finir par descendre. Qu'attendait ce merdeux pour le buter ?

— Nous sommes vraiment obligés de faire ça ? bégaya Amir au bord du malaise.

Derrière moi, Miguel, Soan et Fares commençaient eux aussi à s'agacer. Leurs longs soupirs et leurs grognements montraient leur impatience à finir le boulot surtout avec les aboiements bruyants du chien. Je me rapprochai d'Amir, la mâchoire crispée. Il était bien plus petit que moi et tremblait de tout son corps.

— Oui, nous sommes obligés.

Je le dominais de toute ma hauteur. Amir hocha la tête. Je me décalai et il tendit son bras en tenant péniblement le pistolet dans sa main, vers Leandro qui secouait la tête de toutes ses forces. S'il continuait de trembler comme ça, il allait le manquer à coup sûr. J'arrachai violemment l'arme de la main d'Amir et tirai sans aucun état d'âme. La balle vint se loger directement dans le crâne de Leandro qui retomba lourdement sur le bureau. Fares s'approcha de moi et récupéra son flingue en toisant Amir.

Avant de partir, je posai ma main puissante sur l'épaule du jeune homme qui ne bougeait plus, traumatisé par la scène qui avait eu lieu devant lui.

— Ton oncle a insisté pour que je règle ce problème. Sais-tu pourquoi ? Parce que mes décisions sont despotiques et aujourd'hui, comme à mon habitude, mon jugement a été impitoyable. Ton âme, je te la prendrai,

comme toutes les autres, même si cela doit mettre du temps.

Mes mots laissèrent le jeune homme sans voix. Je tournai les talons et me dirigeai vers la porte.

— Boss ? Que fait-on du chien ?

Je m'arrêtai et lançai un regard en direction de l'animal.

— Vous ne le touchez pas, répondis-je à Soan. Appelez le refuge et demandez pour qu'il soit bien traité.

Une mélancolie profonde s'installa au fond de moi, un sentiment que je refoulai aussitôt de toutes mes forces.

— Il ne pourra jamais être adopté par une famille, c'est trop tard, repris-je à voix basse. Ce chien a grandi comme nous, avec la haine.

Je franchis le seuil de la porte suivi d'Amir et laissai mes hommes s'occuper du nettoyage et du chien.

\*\*\*\*\*

Isaac m'ouvrit la portière en me voyant arriver et ne nous posa aucune question, ni à Amir ni à moi. Mon chauffeur m'attendait devant la demeure de Leandro depuis un long moment, mais il ne laissait rien paraître sur son visage. J'appréciais sa discrétion et sa totale dévotion à mon égard.

— Déposez Amir sur le chemin de la maison.

— Oui, monsieur Khan.

Assis à côté de moi, le jeune homme ne prononçait aucun mot. J'avais soufflé un froid glacial entre nous et il valait mieux qu'il garde sa putain de gueule fermée pendant le trajet.

Nous roulions depuis quelques minutes quand la sonnerie de mon téléphone vint troubler le silence. C'était Ashley. Je fronçai les sourcils. Elle ne m'appelait jamais un dimanche. Personne ne le faisait, sauf Hamza.

— Oui !

Mon ton brusque prit Ashley au dépourvu.

— Bonjour, monsieur Khan, je suis désolée de vous déranger.

Je levai les yeux au ciel. *Mon Dieu, va droit au but.*

— Votre mère vous a trouvé votre nouvelle assistante.

Je fermai les paupières le plus fort possible et serrai le combiné dans ma main. Ma mère continuait à me mettre des bâtons dans les roues malgré tous les échecs précédents de ses assistants. Elle ne lâchait pas l'affaire. En plus d'Amir, il fallait maintenant que je me traine une bonne à rien. Je soupirai un grand coup.

— Quand commence-t-elle ?

— Demain.

— Demain ?! m'exclamai-je.

— Elle s'appelle Ronney Jimenez. Votre mère indique qu'elle a un contrat différent et plus souple que vos précédentes assistantes.

— Plus souple ?

J'émis un petit reniflement mauvais. Ma mère n'était pas du genre à être souple avec les employés. Que manigançait-elle encore ?

— Rejoignez-moi au club tout à l'heure, j'aurai à vous parler !

Je raccrochai sans attendre sa réponse. Ashley savait très bien pourquoi je voulais la voir. Je n'avais touché aucune femme depuis des jours et j'avais besoin de décompresser de cette semaine compliquée.



Amir, toujours silencieux, observait le paysage qui défilait à travers la vitre. Je me calai au fond de mon siège et rejoignis mes pensées les plus noires. Il me fallait absolument trouver Rafael, le fils de Leandro, avant qu'il apprenne que son père était mort et que la Rosa Negra ne nous déclare la guerre.



## 2

Je posai mes lunettes sur le bureau et me frottai les yeux. La journée avait été longue et la nuit n'était pas près d'être achevée. Alexander et Merwan, assis en face de moi, insistaient pour que je prenne rapidement une décision. Rafael pouvait m'être amené dans l'heure et l'histoire des diamants serait enfin terminée.

Dans mon fauteuil, les mains jointes, j'écoutais attentivement mes deux collaborateurs, bien plus âgés que moi, avant de prendre ma décision. Miguel, Soan et Fares étaient restés avec les autres hommes de main dans le salon privé d'à côté pour se divertir. Le Dream Diamond était encore plein ce soir, néanmoins, la musique ne parvenait pas jusqu'ici grâce à une isolation parfaite des pièces.

— Je vous assure, monsieur Khan, nos hommes ne feront pas de dégâts.

— Sa femme et ses enfants sont avec lui, c'est trop risqué, indiquai-je à Merwan. Je ne veux pas de dommages collatéraux.

Alexander, la mine grave, intervint :

— Rafael sait que vous ne toucherez pas aux femmes et aux enfants. Il restera reclus chez lui en se servant de sa famille comme bouclier.

— Ce type est prêt à tout pour sauver sa peau quitte à mettre ses proches en danger. Je ne veux pas être celui qui sera responsable d'un massacre.

— Il n'y en aura pas !

— Comment pouvez-vous l'affirmer, Alexander ?

Je tapai du poing sur la table. Ma colère me donnait le ton de la fermeté. Merwan et son équipier eurent un geste de recul. J'étais l'autorité incarnée, il valait mieux ne pas

me contredire. Mes collaborateurs préféraient se tenir toujours à bonne distance de moi au cas où je déciderais de passer mes nerfs dessus.

Merwan passa une main dans ses cheveux sombres et gras. Cet homme de forte corpulence donnait continuellement l'impression d'être essoufflé. Je savais par expérience qu'il ne fallait pas juger quelqu'un à son physique. En effet, beaucoup de gaillards comme lui pouvaient anéantir un autre homme avec la force d'une seule main. Je l'avais vu à l'œuvre et c'était quelque chose d'impressionnant. Cependant, je n'avais pas peur de lui. Je ne craignais personne, pas même Hamza, à qui je donnais souvent du fil à retordre.

— Je propose d'y aller avec mes hommes, dit-il d'une voix qui se voulait rassurante, la main dans le vide, devant lui. Si jamais la situation dérape, alors vous ferez de moi ce que vous voudrez. Je me porte garant pour cette mission.

À cet instant, on frappa à la porte. Ashley entra, les bras chargés de dossiers. La tête baissée, elle partit rapidement s'installer sur le canapé en velours rouge et attendit silencieusement que je sois disponible. Alexander et Merwan ne prêtèrent pas attention à mon assistante. Ils avaient l'habitude des va-et-vient de mes employés, la journée.

— Nous avons l'autorisation de Nino cette nuit, rien ne nous dit que nous l'aurons demain ! continua Alexander en arabe pour être sûr que la conversation reste privée.

Je soupirai en rejetant ma tête en arrière. Les accords avec Nino étaient fragiles tout comme l'entente entre la Mitaras Almawt et la Rosa Negra. Hamza insistait sur le fait de rester en bons termes avec eux, même si je n'avais

qu'une envie : venger l'assassinat de mon père. Bien qu'elle n'ait jamais revendiqué son meurtre, j'étais persuadé que la Rosa Negra, notre ennemi de toujours, avait un lien avec celui-ci.

— Yeraz ?

La voix de Merwan me ramena à l'instant présent.

— Très bien ! Dites à vos hommes de partir le chercher. Si un des enfants se retrouve blessé ou pire, je te tuerai.

Merwan déglutit, puis hocha la tête. Les yeux d'Alexander voletaient vers moi et son partenaire. Il était soudain moins sûr de lui. D'un signe de main, je leur indiquai qu'ils pouvaient partir. Mes collaborateurs émirent des grognements satisfaits avant de se lever et de gagner la sortie de mon bureau.

Ashley observait la scène en silence. Lorsque nous nous retrouvâmes seuls, je fis pivoter mon fauteuil dans sa direction et la fixai. Silencieuse, interdite, elle essayait de soutenir mon regard, mais finit par baisser les yeux, comme toutes les autres. Je décidai de me lever et de la rejoindre pour mettre fin à cette distance qui nous séparait. Je la trouvais très attirante dans son tailleur, elle m'excitait déjà. Ses cheveux blonds et bouclés descendaient en cascade sur ses épaules. J'aimais les femmes avec une allure irréprochable, bien apprêtées, comme elle. Ashley se redressa sur ses hauts talons, sachant exactement ce qui allait se passer. Elle était là pour me satisfaire.

Nos visages étaient maintenant à quelques centimètres l'un de l'autre. Je pouvais déceler cette étincelle de désir dans ses prunelles aux reflets verts. Sa bouche entrouverte m'invitait à l'embrasser, chose que je refusais de faire. Je desserrai ma cravate avant de poser délicatement mes

main sur elle. Elle tressaillit quand mes doigts parcoururent la chute de ses reins. Ses mains déboutonnèrent doucement ma chemise, puis elle me caressa le torse, les paupières à demi closes, comme si je lui avais manqué. Je me penchai et mes lèvres coururent le long de son cou, lui arrachant un petit gémissement. Son poulx battait à tout rompre.

Ma main droite passa sous son haut en dentelle pour venir caresser la naissance de ses seins. Ils étaient bien gonflés, en silicone, comme je les aimais. Jamais je n'avais touché de poitrine naturelle. Les femmes avec qui je couchais étaient déjà toutes passées par la case chirurgie plastique et cela me convenait parfaitement. Ashley posa sa main sur mon sexe, par-dessus mon pantalon, puis effectua de petits mouvements circulaires. Ma queue était tendue, je bandais comme un fou. Ashley était ouverte à tous mes fantasmes et elle était prête à faire n'importe quoi pour me donner le plus de plaisir possible.

Je passai ma main dans ses cheveux avant de prendre une bonne poignée entre mes doigts, puis je tirai dessus pour qu'elle s'accroupisse devant moi. Cooper défit rapidement ma ceinture puis baissa mon pantalon. Trop excité, je fermai les paupières. Elle s'empara de mon sexe et je sentis ses lèvres l'engloutir. Ashley jouait avec sa langue, me masturbait la bite, tout en faisant des va-et-vient de plus en plus rapides avec sa bouche. En même temps, elle me caressait les testicules. Elle suçait fort, elle salivait. Le plaisir monta à une vitesse incroyable. Je grognai, mes mains crispées lui tenaient fermement la tête.

Avant de jouir, je décidai de la relever puis lui agrippai les fesses pour la faire glisser au bord du canapé. Avec un mouvement précipité, je lui enlevai son string déjà bien

mouillé. Ashley écarta les cuisses, les fesses dans le vide. Mes doigts se frayèrent un chemin dans son intimité. Ma partenaire poussa un léger gémissement sous mes caresses insistantes. Son bassin ondulait en dessous de moi. Elle finit par décoller son dos du fauteuil pour se redresser en continuant de bouger pour suivre le rythme de mes doigts qui venaient en elle. Son regard brûlait de désir pour moi. Je la fixai droit dans les yeux, lui interdisant de les baisser.

Lorsque sa bouche pulpeuse s'approcha dangereusement de mes lèvres, je la retournai pour faire diversion et la basculai sur le ventre. C'était hors de question que je lui donne ce qu'elle désirait le plus. Ashley était comme toutes les autres : elle voulait plus et mourait d'envie que je m'investisse dans cette relation sans lendemain. Je n'avais jamais embrassé une femme de ma vie, ça me dégoûtait. Mon assistante connaissait la règle, mais elle ne pouvait pas s'empêcher chaque fois d'essayer.

Je sortis un préservatif de la poche de mon pantalon et le mis rapidement avant de frotter mon sexe contre son postérieur pâle. Je m'enfonçai violemment en elle et commençai à la pilonner à toute vitesse sans penser à son plaisir. Il fallait que j'évacue ma colère, ma frustration de ces derniers jours. Je la baisais avec des coups de reins puissants qui la faisaient hurler mon nom, hurler de plaisir. Son cul rebondissait en bas de mon ventre. Je jouis en poussant des grognements sourds, en sueur. Le dos cambré, Ashley attendit que je me retire, chose que je fis sans tarder, puis elle tourna la tête pour me regarder par-dessus son épaule. Épuisée, elle retenait son souffle. Je ne pris pas la peine de lui adresser un regard, ni un geste tendre. Je me relevai et remontai mon pantalon.

— Rhabillez-vous, lui ordonnai-je tout en resserrant le nœud de ma cravate.

Cooper finissait de se recoiffer et moi de remettre mes lunettes sur le nez quand je décidai de l'interroger sur cette fameuse assistante qui devrait me tenir compagnie dans quelques heures.

— Cette Jimenez, pour combien de patrons a-t-elle déjà travaillé ?

Cooper, mal à l'aise, fit mine d'être occupée avec son téléphone. Elle savait pourtant qu'il ne fallait pas que je réitère ma question. Après un regard furtif dans ma direction, la moue embarrassée, elle me répondit, hésitante :

— Ronney Jimenez est doubleuse pour des films d'animation et...

*Quoi ? Putain, c'est quoi ce bordel ?* Ashley soupira pour se donner le courage de continuer. Je sentais que la fin de sa phrase n'allait pas me plaire.

— Elle travaille aussi dans le restaurant de ses parents.

Je contractai la mâchoire en essayant de comprendre ces conneries. Je traversai le bureau pour rejoindre Ashley qui était encore près du canapé et me plantai devant elle, la colère revenait et dissipait le charme de l'instant.

— Une serveuse ? Merde ! Vous venez d'embaucher une putain de serveuse ! ?

Ashley resta interdite jusqu'à avoir la mauvaise idée de me répondre.

— C'est votre mère. J'aurais bien sûr engagé quelqu'un d'autre à ce poste, surtout avec autant de dossiers sensibles.



Elle s'empourprait, sa voix était défaillante. Hors de moi, je lui attrapai fermement la nuque en essayant de ne pas lui faire du mal même si je peinais à me contrôler en cet instant. Ashley frémit et baissa la tête, apeurée.

— Je n'en ai rien à faire, murmurai-je pour éviter d'exploser. Je ne vous garde pas auprès de moi pour vous baiser, mais pour votre travail, alors faites-le correctement !

Je la relâchai sèchement. Je n'avais pas de temps à perdre avec elle. Une journée ne faisait que vingt-quatre heures et chaque minute comptait dans le monde des affaires.

— Mariée ?

— Non, balbutia Ashley les yeux toujours baissés. Pas d'enfant, elle vit en collocation.

— Quel âge ?

— Elle vient d'avoir vingt-cinq ans.

*Une midinette pour ce job ! De pis en pis.* Je pivotai vers la porte, mais avant de quitter la pièce, je donnai un dernier ordre à Cooper :

— Appelez miss Jimenez ! Je veux qu'elle rapplique immédiatement au club. Il est temps de faire connaissance avec cette serveuse.

\*\*\*\*\*

J'avais fait du Dream Diamond le club le plus exclusif du pays. Un endroit moderne au grand prestige avec une décoration élégante et intemporelle. Ici, tous les hommes d'affaires et l'élite politique se côtoyaient dans la plus grande discrétion. Bien que beaucoup d'argent sale

transitait par ici, les forces de l'ordre fermaient les yeux à condition d'avoir leur part à la fin du mois.

Planté devant l'immense baie aux vitres teintées surplombant le club, j'observais d'en haut la foule exaltée qui profitait de la soirée avec le meilleur DJ de la Californie tandis que mes collaborateurs et moi décompressions de notre semaine dans ce salon cosy où étaient installées de confortables banquettes en velours rouge. Les hommes derrière moi se divertissaient avec des rails de cocaïne, de l'alcool et des putes de luxe. C'était le week-end, ils pouvaient bien profiter un peu avant de se remettre au travail dans quelques heures. Les prostituées, les orgies et la drogue, trois choses qui étaient indispensables dans le milieu de la mafia.

Les rires fusaient dans mon dos. Les collaborateurs et mes hommes parlaient fort pour couvrir la musique, et ce, sans aucun filtre. Je bus une gorgée de mon Whisky, puis jetai un coup d'œil à ma montre. Il était passé une heure trente. Que foutait cette assistante ? L'attente devait valoir le coup. Elle serait au moins bien apprêtée et peut-être même à mon goût. Combien de temps mettrait celle-ci à transgresser la règle numéro deux du contrat ?

Plongé dans mes pensées sombres, je n'entendis pas Ashley arriver. C'est sa voix qui me ramena à l'instant présent. Je devais enfin me présenter à ma énième assistante. Je fis légèrement pivoter ma tête et me débarrassai de mon verre auprès de Cooper, puis me retournai.

La surprise fut telle que je dus m'appuyer sur la grande baie vitrée derrière moi afin de ne rien laisser paraître de mon étonnement. Seigneur ! Je n'avais jamais vu une

femme aussi mal vêtue dans mon club et surtout aussi désagréable à regarder que miss Jimenez. Vingt-cinq ans, m'avait dit Cooper, pourtant elle paraissait en avoir seize à tout casser. Son corps de petite taille, d'un mètre cinquante-cinq ou cinquante-huit, disparaissait derrière des vêtements très amples qui l'engloutissaient tout entière. Ses mains tremblaient le long de son pantalon. Aucune manucure, des ongles rongés à l'extrême.

Mon regard se porta sur son visage. Encore une fois, je dus fournir un effort pour ne pas détourner les yeux tant le spectacle était étonnant et invraisemblable. Pas de trace de maquillage pour relever ce teint livide, ni pour cacher ces petites cicatrices sur sa joue que je devinais causées par une acné sévère lors de son adolescence. Ses lunettes aux verres épais comme des loupes lui prenaient toute la face et cachaient ses épais sourcils. Je remarquai un léger strabisme sur son œil droit, à peine visible, mais bien là. J'en conclus que miss Jimenez avait eu, pendant une bonne partie de son enfance, une frange en biais qui avait rendu cet œil paresseux. Sa tignasse brune embroussaillée était relevée en une sorte de boule sans forme au-dessus de son crâne. Cette gamine avait plus l'air d'un épouvantail que d'un être humain et son nez particulièrement allongé, brusqué, n'arrangeait pas les choses. *Bravo Camilia ! Je dois admettre que sur ce coup-là, tu t'es surpassée.*

La jeune fille me salua d'un bonjour aimable avant de bredouiller :

— Joli endroit.

Sa timidité était poussée à un point excessif. Je ne réagis pas, agacé. Heureusement, mes lunettes m'empêchaient de la foudroyer sur place avec mes yeux. J'entrevis alors son appareil dentaire lorsqu'elle se força à sourire légèrement

et réprimai difficilement une grimace de dégoût. C'en était trop !

— C'est donc vous que ma mère a choisi pour le salut de mon âme.

Mon ton était glacial et j'avais prononcé chaque mot avec le plus profond mépris. Il n'y avait pas de raison secrète au choix de ma mère. Je pouvais facilement deviner qu'elle avait embauché miss Jimenez en premier lieu pour son physique. Une serveuse. Ça, je ne l'avais pas prévu. Ma nouvelle assistante remonta ses lunettes sur son nez.

— Maintenant que les présentations sont faites, est-il possible de retourner chez moi ? demanda-t-elle d'une voix timide.

Ashley, sidérée, se contracta à un point qu'elle ne parvint pas à prononcer le moindre mot. L'air accablé, elle se tourna vers moi pour essayer de sauver la situation, de me donner une tentative d'explication, mais je la balayai, furieux, d'un revers de la main en serrant les dents pour réprimer une remarque cinglante. Je n'avais pas de temps à perdre. Ma nuit n'était pas finie, je devais m'occuper du cas « Rafael ». Tout était prêt pour son interrogatoire. La venue de l'épouvantail m'avait fortement contrarié, je n'aurais pas de mal à me défouler sur lui.

Je détournai les yeux de Jimenez pour interpeller Miguel, posté discrètement dans le coin de la pièce. Je voulais que l'on m'amène le voleur de diamants. Je n'en avais rien à foutre que ma nouvelle assistante le croise. Peut-être même que ça la découragerait de se pointer à mon domicile le lendemain. Il était hors de question de la trimballer avec moi toute la journée.

Il y eut un temps d'arrêt, puis mes yeux se posèrent de nouveau sur elle. Je décelai son air de découragement et en profitai aussitôt.

— Miss Cooper, vous pouvez disposer. Je vais rentrer avec miss Jimenez.

Ashley se tourna brusquement vers moi. Entre ces deux femmes dont un voile de panique couvrait le regard, l'apparence, la taille et le style formaient un étrange contraste. Je levai un sourcil interrogatif à l'encontre de Cooper pour la dissuader d'ouvrir la bouche. Ce n'était pas une proposition, c'était un ordre ! Miguel réapparut à cet instant, accompagné de Fares. Avec un signe de tête, il me fit comprendre que Rafael était arrivé. Satisfait, je levai mon visage vers le plafond et fis craquer mon cou pour tenter de me détendre. Cette nuit était sans fin, je sentais l'épuisement me gagner. À travers mes lunettes, j'observai Jimenez qui regardait furtivement mes hommes en train d'installer le coin pour l'interrogatoire. Je tournai ma tête vers Ashley, son air d'embarras me parut ridicule. Qu'attendait-elle pour disparaître avec mon assistante ?

— Je vais conduire miss Jimenez à votre véhicule, monsieur Khan.

Cooper se hâta vers la sortie en empoignant Jimenez. J'étais enfin débarrassé de l'épouvantail, enfin c'est ce que je croyais. Lorsque Rafael apparut dans la pièce, trainé par Merwan et Alexander, la jeune femme se plaqua au mur, tétanisée par ce spectacle. Je n'avais pas le temps de la dégager de là, toute mon attention était portée sur l'homme à terre. Je le fixai un petit moment. Ce mec représentait l'incarnation de la trahison.

— Où sont passés les dix millions de dollars ?

Je m'avançai vers lui tout en continuant de le fixer. Ma voix grave et autoritaire lui arracha un frisson.

— Je vous jure que je ne sais pas. S'il vous plaît. Je peux tout arranger. Pitié.

Il retenait à peine la nausée qui s'était emparée de lui. Je sentais bien que dans son esprit tout foutait le camp. J'avais envoyé tellement d'hommes à la mort avant lui que je pouvais anticiper la moindre de ses réactions, la moindre parole. Il allait me demander de lui accorder un peu de temps, mais moi du temps, je n'en avais pas.

— Je ne veux aucune tache.

Miguel et Fares relevèrent Rafael qui résista avant de se résigner à s'asseoir sur la chaise. Dans la pièce, le silence était devenu lourd. Les collaborateurs regardaient la scène, satisfaits du spectacle. C'était notre quotidien, une simple routine.

Sur sa chaise, Rafael essayait d'expliquer ce « malentendu », mais je ne laissais jamais passer les méprises. J'étais intransigeant, les règles étaient les règles. Mon père me les avait fait rentrer à coups de ceinture tant de fois. *Pas de sentiments, Yeraz !* Ces mots résonnaient encore en moi. Les cris, qui montaient en puissance, me ramenèrent rapidement à l'instant présent. Rafael hurlait à la mort. Je m'accroupis devant lui.

— Je veux des noms.

Il baissa la tête et sembla réfléchir. Il était mal en point. Miguel lui avait troué les deux genoux à coups de perceuse et Fares lui assénait d'autres heurts au visage à chaque mauvaise réponse.

— Ils sont tous à New York, murmura l'homme à bout de souffle.

Il cracha le sang de sa bouche qui coulait abondamment. La flaque rouge continuait de s'élargir à ses pieds, sur les bâches.

— Les contacts sont dans mon ordinateur. Le code est 844 462 9181. Vous trouverez les personnes qui ont vos millions, monsieur Khan.

Rafael m'agrippa soudain par les poignets pour les serrer avec une force de damné.

— Allez-vous me laisser vivre, maintenant ? J'ai une femme, des enfants.

Il me suppliait en pleurs. La haine extrême qui m'animait contre lui avait disparu. Je savais que c'était la fin pour cet homme.

— Nous ne toucherons pas à votre femme, ni à vos enfants. La mafia a son code d'honneur, vous le savez bien.

Il hocha la tête, renifla bruyamment puis remua la tête. *Eh oui, Rafael, la vie tient à peu de choses.* Je me relevai et balayai l'air d'une main lasse.

— Finissez-le rapidement ! ordonnai-je à mes hommes. Les balles dans la nuque sont à la mode en ce moment.

Rafael ferma les paupières avec une respiration saccadée. Il avait joué et il avait perdu. Rien ne pouvait plus le sauver.

Il était temps pour moi de rentrer et de dormir quelques heures. J'avais trente ans et ma routine m'avait déjà usé jusqu'à l'âme. Pas un seul jour de ma vie je n'avais joui de ma liberté, ni goûté au bonheur. C'étaient deux principes qui m'étaient totalement inconnus, alors, comment pouvaient-ils me manquer si j'ignorais ce que c'était ?





### 3

Dans le parking souterrain, Merwan et Alexander m'écoutaient attentivement. Le cas de Rafael était réglé, mais les investisseurs voulaient maintenant savoir où se trouvait leur argent.

— Faites analyser l'ordinateur. Je veux toutes les adresses et tous les numéros de téléphone qui pourraient me guider aux diamants. Nous irons ensuite à New York régler cette histoire.

— Oui, boss. Nous reviendrons vers vous dans la journée.

— Rentrez et reposez-vous quelques heures. Nous nous verrons chez Hamza pour la réunion.

Alexander m'indiqua avec un coup de menton l'arrière du van avant de baisser la voix.

— Et elle ? Sera-t-elle présente ?

Je tournai mon visage. Derrière la vitre baissée, Jimenez tenait sa tête entre ses mains. D'ici, je sentais son désespoir le plus total.

— Je ne pense pas qu'elle tienne jusqu'à midi.

Ma réponse parut les satisfaire. Les deux hommes me saluèrent poliment avant de s'éloigner vers leur véhicule, accompagnés de leur garde du corps.

Je montai à l'arrière du van. Isaac au volant, le regard dans le rétroviseur, attendait. D'un bref mouvement de tête, j'ordonnai le départ et le véhicule se mit en marche. Confortablement installé sur la banquette, je retirai mes lunettes pour faire face à mon assistante qui était assise juste devant moi. *À nous deux !* Assez loin derrière nous,

la voiture de Miguel et Fares démarra à son tour pour nous suivre.

Dans l'habitable, l'atmosphère était lourde, saturée d'une énergie négative provoquée par mes soins. Mal à l'aise, mon assistante promena ses yeux de couleur noisette autour d'elle avant de fixer avec attention ma chevalière. *Ça y est, tu as enfin compris où tu as mis les pieds.* L'ombre d'un sourire aussi discret que menaçant s'esquissa sur mes lèvres. Le doute flottait dans son esprit, elle était sur le point de faire un malaise.

— Alors, quel est le plan de ma mère cette fois-ci pour que j'accepte de lui remettre les clefs du royaume de mon père ?

Surprise par ma question, Jimenez la considéra un instant avant de remonter ses lunettes. Un réflexe de panique la fit réagir. Elle répondit avec un certain embarras :

— Il n'y a peut-être aucun plan. Une mère reste une mère, vous savez.

Il y avait dans son ton et dans ses yeux mélancoliques une certaine tristesse qui me frappa. Oui, je connaissais ma mère et son espoir démesuré pour me sauver de quelque chose qui était bien plus fort qu'elle. Je détournai les yeux pour regarder à travers la vitre. La nuit était à demi-claire. Sheryl Valley endormie, tranquille et innocente, paraissait si calme.

— Vous ne la connaissez pas. Elle contrôle tout de la vie de mon frère et de mes sœurs. Manageuse et mère, cela ne va pas ensemble.

Ma voix était lourde de reproches non formulés. Mon assistante poussa un soupir qui aurait pu attendrir n'importe qui sauf moi.

— Vos assistantes ne restent jamais longtemps. Pourquoi ?

Son ton venait de changer, ce qui m'obligea à tourner mon visage vers elle. Son front restait soucieux, mais elle arriva l'espace d'un instant à soutenir mon regard. J'esquissai un sourire glacial.

— Il y a une clause dans le contrat, à la dernière page. L'avez-vous lue, miss Jimenez ?

Mon assistante rougit brusquement. Voilà ce qui arrivait lorsqu'on restait un peu trop longtemps proche de moi. Elle réussit à bredouiller :

— Non, non, pas encore, monsieur Khan. Je dois voir le contrat en fin de semaine, vendredi.

— Mes assistantes ont *toutes* outrepassé la première et la deuxième clauses du contrat.

Ses traits reflétaient autant de surprise que d'interrogation. Jimenez était curieuse... pas vraiment bon pour les affaires. Je n'avais pas besoin de complications.

— Quelles sont-elles ?

Je fermai un instant les yeux avant de les rouvrir. Il était pénible de devoir tout expliquer même si c'étaient des choses simples. Le fait est qu'il était certain que jamais, au grand jamais, je ne coucherais avec cette femme. À part une voix agréable, rien ne m'attirait chez elle. Jimenez était tout sauf jolie et le physique pour moi était la seule chose qui m'attirait chez une femme.

— Vous le découvrirez assez tôt. Mais avec vous, il sera impossible de dépasser les règles du jeu. Ma mère a tout prévu !

Elle insista, ce qui commençait sérieusement à m'irriter.

— Et pour vos assistants ? Pourquoi ont-ils démissionné ? Est-ce pour la même raison que les femmes ?

Cette fois, la question me fit sourire. Aucune chance que je sois bisexuel. J'aimais bien trop les femmes pour cela. Je soulevai les épaules machinalement.

— Non ! Nous avons tous des choses à cacher, des secrets inavoués. J'aime fouiller dans la vie des personnes qui m'entourent et qui me conseillent dans mon travail. Je dépoussière les cadavres de leur placard et me sers d'eux pour les renvoyer à la moindre erreur. La médiocrité m'exaspère.

Le débit de mes paroles était terriblement lent, comme si je mettais tout mon poids sur chacun de ces mots. Ils dégageaient une méchanceté féroce, remplie de venin. Bizarrement, mon assistante ne semblait pas plus concernée que cela par mon attaque directe à son encontre. Je plissai les yeux et crus déceler au fond de son regard une minuscule lueur de défi. Elle paraissait me dire : *Ne pouvez-vous pas faire mieux que ça ?* Derrière sa timidité maladroite se cachait autre chose, mais je n'arrivais pas à mettre le doigt dessus.

Après un silence un peu lourd, je repris :

— Les gens que j'ai en face de moi sont souvent mal à l'aise. Je lis de l'admiration dans leurs yeux, de la peur, de l'envie ou même la certaine fascination que je leur inspire, mais vous, c'est différent. Vous n'êtes habitée par aucun de ces sentiments. Ce que je vois, c'est du mépris, voire un dégoût intense à mon égard.

Elle écarquilla les yeux et laissa échapper une petite exclamation avant de s'efforcer à raffermir sa voix :

— Vous vous trompez. Jamais... non ! Je ne me permettrais pas un instant de vous...

Jimenez n'acheva pas sa phrase, jugeant inutile de poursuivre.

— De me juger ?

Mon assistante me lança à cet instant un regard qui, je le jure, était suspicieux. Elle haussa les sourcils, comme pour me défier une nouvelle fois. *Putain !* Elle commençait sérieusement à me taper sur les nerfs ! Pour qui se prenait-elle ?

— Je n'envie personne dans ma vie, c'est vrai. Chacun suit son chemin. Je veux juste faire mon travail et ne cherche rien en retour, monsieur Khan.

— Je doute que vous puissiez le faire sans motivation. Il y a forcément quelque chose qui vous habite.

Un sourire condescendant éclaira son visage.

— C'est exact. J'ai mes motivations personnelles.

Je comprenais mieux pourquoi ma mère avait engagé cette femme. Elle avait vu la même chose que moi à cet instant, miss Jimenez était imperméable à tous les mots. Visiblement, pas grand-chose ne semblait l'atteindre.

— Vous êtes arrivé, monsieur.

En s'arrêtant, le moteur provoqua un drôle de silence. Isaac venait de sonner la fin de la discussion. Les secondes avant que les portes s'ouvrent me parurent durer une éternité. Je toisai mon assistante d'un regard torve et fus rassuré de constater qu'une brusque envie de fuir s'emparait d'elle. Finalement, je l'effrayais autant que je l'intriguais. Lorsqu'Isaac ouvrit les portes, Jimenez s'écrasa malencontreusement sur moi en essayant de se relever. Je lui agrippai les poignets par réflexe. Cette dernière murmura quelques vagues mots d'excuse, mais

son contact m'insupportait. Je la repoussai sans ménagement en répliquant de mon air dur que le danger donnait aux hommes comme moi :

— Ne me touchez plus jamais !

Je sortis du van avant elle et pris le soin de remettre correctement ma veste en place comme si elle me l'avait froissée. Je me dirigeai ensuite à pas de charge vers l'entrée de la maison.

\*\*\*\*\*

En entrant dans le salon, j'allumai la télévision pour me tenir au courant des informations, puis allai me poster devant les grandes fenêtres.

Le jour n'allait pas tarder à se lever sur la ville. À cet instant, tout me semblait paisible. Un rare moment où mon cerveau s'octroyait un peu de répit. J'aimais penser que j'étais seul, à l'abri de tout danger, mais mes hommes étaient présents H24 et sept jours sur sept aux alentours.

Je passai une main sur mon visage et me rappelai que Jimenez était là aussi, chez moi. L'idée même de sa présence dans ce lieu m'était désagréable. Je maudissais ma mère d'avoir embauché cette femme et pour me venger, je comptais bien faire de son quotidien un enfer. Je décidai de l'appeler avec mon ton le plus autoritaire.

Le bruit d'un pas léger m'avertit que mon assistante venait de pénétrer dans la pièce. Je continuai à regarder les informations tout en me servant un verre de scotch, sans prendre la peine de lui jeter le moindre coup d'œil.

— Ashley vous a-t-elle donné le planning de mes rendez-vous ?

Jimenez se dépêcha de chercher dans son gros sac à bandoulière et sortit un dossier qu'elle feuilleta énergiquement. De mon côté, je retournai à l'observation de mon verre, réfléchissant à la stratégie à adopter.

— Oui, je l'ai avec moi.

— Annulez tout et recasez-les dans la semaine, ordonnai-je d'une voix basse, tendue.

— Mais vous n'avez que très peu de disponibilités cette semaine.

Je fis pivoter ma tête dans sa direction et me décidai enfin à la regarder. Comment osait-elle imaginer avoir le choix ? Je la dévisageai avec mépris pendant qu'elle continuait de parcourir le planning des yeux. Ces converses rouges, ce pantalon hideux et ce tee-shirt taché de pistache... Non, rien n'allait chez elle.

— Vos journées sont surchargées. Il n'y a même pas...

Jimenez releva enfin ses yeux et décida qu'il était préférable de ne pas finir sa phrase. Ma contrariété devait être visible. Je la foudroyai du regard, je ne tenais plus. J'avançai vers elle en prenant soin d'adopter le ton le plus désagréable qui soit :

— Croyez-vous que j'aie du temps à perdre ? À quoi me servez-vous si vous n'êtes pas capable de faire ce que je vous demande ? Ne m'embêtez plus avec vos analyses stupides !

C'est à la qualité du silence que je sentis que je l'avais touchée. Je lisais dans toute sa personne qu'elle était terrorisée. C'était jouissif de la voir apeurée, prête à donner sa démission pour foutre le camp le plus rapidement possible d'ici. Soudain, ses yeux se posèrent sur mon verre et un air ennuyé passa sur son visage. Je plissai les yeux et contractai la mâchoire. *Non, elle ne va pas oser me faire la*

*morale sur ce verre ?* Elle hésita une fraction de seconde. Je sentais bien que Jimenez voulait me dire quelque chose, ça lui brûlait les lèvres. Je décidai de prendre les devants :

— Ça m’aide pour arriver à vous regarder et à vous tolérer auprès de moi.

Je connaissais cette femme depuis trois heures à peine et elle me faisait déjà perdre tout mon sang-froid ainsi que mes bonnes manières. Agacé, je partis m’asseoir sur le canapé. Je n’avais qu’une hâte : que mon assistante disparaisse de ma vue. Je lui ordonnai d’une voix sans timbre :

— Installez-vous dans le bureau d’à côté. Je vous ai assez vue. Envoyez les emails. Après, nous partirons à San Diego. J’ai quelque chose à régler là-bas.

Il n’était pas question que je lui laisse quelques heures de sommeil, ni même le temps de prendre une douche. Non, je voulais la pousser au bout de ses limites.

Je me calai au fond du canapé. L’atmosphère me pesait, j’avais besoin de dormir un peu. Les paupières closes, je l’entendis s’éloigner. Mes remarques ne paraissaient pas vraiment la toucher. Cette jeune femme n’était pas du genre à s’apitoyer sur elle-même, ni à céder facilement. J’éprouvais pour elle une antipathie que je me promis à cet instant de ne jamais surmonter.

La sonnerie de mon téléphone me réveilla. Je jetai un coup d’œil à ma montre, posée sur le bord de ma table de chevet. Il était six heures quarante-cinq du matin. Camilia avait décidé de jouer avec ma patience.

— Bonjour, répondis-je d’une voix rauque, encore endormi.

— Yeraz, oh, mon Dieu ! Je te réveille ?



Je levai les yeux au ciel. Bien sûr qu'elle me réveillait. Elle le faisait exprès. Mon horloge devait sonner dans un quart d'heure. Quinze précieuses minutes.

— Que me vaut cet appel ?

Ma mère émit une petite exclamation, faisant mine de chercher quoi me dire alors qu'elle savait exactement la raison de ce dérangement très matinal.

— Trois membres du conseil doivent se réunir demain en fin d'après-midi pour trancher sur le rachat du groupe hôtelier...

Je me levai du lit en l'écoutant à peine. Camilia tournait autour du pot.

— Tu sais que pour l'instant je reste détentrice des avoirs de ton père.

— Maman, mes collaborateurs sont très satisfaits des retours sur investissement. Laisse-moi gérer les affaires.

Dans le dressing, je choisis mon costume en vitesse ainsi que la montre que je porterais avec celui-ci. Après avoir écouté les jérémiades de ma mère, je décidai qu'il était temps d'arrêter cette mascarade.

— Peux-tu me dire ce qui t'a pris d'embaucher cette serveuse qui ressemble plus à un épouvantail qu'à une assistante expérimentée ?

J'entendis Camilia soupirer dans le téléphone.

— Je déteste quand tu parles ainsi des gens. Je ne t'ai pas élevé comme ça.

— Je veux que tu la vires d'ici ce soir.

Je me dirigeai dans la salle de bain. Camilia émit un petit rire sarcastique avant de changer de ton. C'était maintenant la femme d'affaires qui prenait le relais.

— Tu n'as pas encore trente-et-un ans. Un marché c'est un marché. J'ai plus de pouvoir que tu ne le penses sur les

affaires, mon fils. Miss Jimenez paraît compétente et équilibrée. Elle ne cherchera pas à passer sous ton bureau.

— Là-dessus, on est d'accord ! répondis-je sèchement. Tu vas mettre cette gamine dans une situation inconfortable et terriblement stressante. Seigneur, l'as-tu au moins regardée ? Pour son bien, vire-la !

Il y eut un silence. Ma mère semblait réfléchir à mes paroles. J'actionnai le fonctionnement de la douche et laissai couler l'eau.

— Non ! Quelque chose me dit de la garder. C'est un truc que seules nous, les femmes, pouvons ressentir. Tu sais, le sixième sens.

— Tu t'accroches à ce dernier espoir alors que les cartes sont déjà jouées.

J'avais baissé la voix pour ne pas la blesser. Même si j'avais prononcé ces mots dans un demi-murmure, cette vérité était criante. J'entendis la respiration de ma mère s'accélérer. Je levai mon visage au plafond. *Pitié, Camilia. Pas de larmes dès le matin.*

— Si tu avais des enfants, tu comprendrais.

— Réfléchis à ce que je viens de te dire. Je dois y aller, j'ai beaucoup à faire.

Je raccrochai précipitamment. Je n'étais pas démonstratif, mais j'aimais ma mère à ma manière. De toute façon, comment pouvait-il en être autrement ? J'avais été élevé pour devenir un criminel sans âme. Jusqu'ici, je lui avais expliqué à de nombreuses reprises en souriant que mes trente-et-un ans ne changeraient pas grand-chose, mais au fond d'elle, comme au fond de moi, elle savait que ça changerait tout.

Avant de me déshabiller pour entrer dans la cabine, je croisai mon reflet dans le miroir. C'était toujours le même. Un visage fermé et sévère.

Mon téléphone sonna de nouveau au moment de descendre les escaliers. Soan avait quelque chose à me dire.

— Que se passe-t-il ? répondis-je d'un ton peu aimable. La voix de mon homme de main se fit prudente.

— L'assistant de votre mère, Peter, vient d'arriver. Il souhaite s'entretenir avec miss Jimenez.

Posté en haut des escaliers, je m'interrogeai. Que venait faire Peter chez moi, à une heure à laquelle les habitants de Sheryl Valley commençaient seulement à ouvrir les paupières ? Susplicieux, mon regard se dirigea vers le bas. Peter était la seule personne pour qui je ne pouvais rien cacher. Il avait ce don de connaître le moindre de nos secrets et d'en jouer la plupart du temps avec insolence, à sa guise. Un drôle de personnage, sûr de lui et surtout un assistant rare qui pouvait rendre les choses impossibles, possibles. C'était le protégé de Camilia. Personne ne touchait à Peter et se mettre ma mère au dos était comme se tirer une balle dans le pied.

— Laissez-le passer, finis-je par lâcher. Tant qu'il ne vient pas pour moi, ça me va.

Ma bonne éducation m'empêchait de balancer les quatre vérités à mon assistante. Peter, lui, ne la ménagerait pas.

À ma vive contrariété, je constatai qu'Ashley était auprès de Jimenez lorsque je fis irruption dans le bureau. Elle me salua avec sa cordialité ordinaire. Visiblement, je

venais d'interrompre leur conversation. Plongé dans mes pensées, je ne prêtai pas attention aux deux femmes.

— Appelez Isaac. Nous partons.

Sans laisser le temps de répondre à Jimenez, je filai vers l'entrée pour rejoindre mes hommes, derrière la maison, où ils m'attendaient pour faire le premier débriefing de la journée.

Il avait été décidé que seuls Fares et Miguel me suivraient chez Hamza. Nous serions tous accompagnés de nos gardes du corps, la maison risquait d'être bien remplie. En effet, cette réunion était l'une des plus importantes de la semaine. La Mitaras Almawt se réunissait rarement en si grand nombre tout simplement pour éviter une attaque-surprise de nos ennemis et un bain de sang qui pourraient lourdement affaiblir notre organisation. Mes hommes étaient donc plus nerveux que d'habitude, tous leurs sens en alerte.

— Il est préférable que vous nous suiviez, monsieur Khan. Fares et moi ouvrirons la route.

J'acquiesçai d'un signe de tête pour approuver les paroles de Miguel tout en continuant de lire mes emails. Après un instant de silence, je relevai la tête sur mes hommes qui attendaient la permission de gagner leur véhicule. Je rangeai mon portable dans la poche intérieure de ma veste, puis attrapai mon arme au dos de mon pantalon afin de vérifier qu'elle était bien fonctionnelle. En premier, je reculai la culasse qui resta correctement bloquée, puis retirai le chargeur plein de balles afin de vérifier la tension du ressort. Miguel, Soan et Fares firent de même.

— Très bien, déclarai-je tout en rangeant mon pistolet et en laissant la crosse dépasser. Si les choses venaient à déraper, mettez en premier mon assistante en lieu sûr.

Je me pinçai les lèvres en fermant un instant les yeux, agacé que Camilia ne comprenne toujours pas les risques importants qu'elle faisait prendre à toutes ces personnes.

Jimenez m'attendait à l'arrière de la berline. Elle avait l'air passablement déconfit à cause du manque de sommeil. Ce n'était pourtant que le début pour elle. Mon regard se posa l'espace d'une seconde sur son haut que je reconnus immédiatement. Je l'avais retiré à Ashley un bon nombre de fois. Bien sûr, je ne comptais pas le faire à mon assistante. Je réprimai une petite grimace et chassai cette idée horrible de ma tête.

— Chez Saleh, ordonnai-je à Isaac.

Je me calai au fond du siège en cuir et tournai mon attention vers ma fenêtre pour observer la lumière du petit matin. Cet instant où la nuit paraissait embrasser le jour avant de se retirer doucement, paisiblement. C'est alors que je me rappelai l'email de mon assistante, lu quelques instants plus tôt. J'avais relevé une erreur dans l'organisation de mon planning. Cela faisait à peine quelques heures qu'elle travaillait pour moi et déjà rien n'allait. Elle n'avait aucune compétence pour ce poste.

— J'ai reçu le nouveau planning que vous m'avez fait parvenir. Il n'y a aucun rendez-vous pour samedi.

Jimenez bredouilla :

— Oui, je ne sais pas exactement comment vous procédez ce jour-là. Je suis désolée, je ne suis pas disponible le week-end.

En entendant son excuse que je trouvais insuffisante, mon visage se tourna doucement dans sa direction. Je la transperçai de mon regard fixe et sans lui laisser le temps de se justifier, je déclarai sur un ton d'une austérité intraitable :

— Vous avez des avantages que peu de monde autour de moi arrive à obtenir, miss Jimenez. Vous avez de la chance de pouvoir vous reposer.

La jeune femme me dévisagea, contrariée. Bien que son attitude fût des plus respectueuses, son regard disait clairement : « tu ne sais rien de ma vie, connard ! » Je l'avais touchée et ça me faisait plaisir. *Allez, craque ! Fuis loin de moi.* Je sentis pendant une fraction de seconde son hésitation, mais elle se ressaisit rapidement. Elle détourna les yeux de moi et gonfla les joues. Je levai un sourcil, surpris. Comment osait-elle ? Elle était à la limite de l'insolence ! Au lieu de s'excuser, elle sortit la tablette d'Ashley de son sac pour se remettre au travail. Jimenez avait ce don d'arriver à faire abstraction de la lourde atmosphère que je mettais entre nous. Pourquoi les paroles, le mépris et le danger ne paraissaient-ils pas l'atteindre ? Pourquoi ce poste semblait-il vital pour elle ? Sans le vouloir, mon regard se posa sur son gros sac en tissu. Le baladeur à cassette que je vis à l'intérieur me fit froncer les sourcils. Je pensais que ces choses-là avaient disparu de la surface de la Terre, mais non ! Jimenez était une femme hors du temps et de la mode, ce qui rendait les choses bien plus compliquées pour la détruire. Elle était une énigme à elle toute seule. Je réprimai un soupir et tournai de nouveau mon visage vers la fenêtre.

Le paysage défilait sous mes yeux. Un paysage de montagnes et de collines boisées offrant de superbes points de vue sur les villes environnantes. Les teintes vertes, bronze et dorées s'étiraient jusqu'à l'horizon, vers la côte déchiquetée où les monts paraissaient plonger dans la mer. Malgré ce spectacle éblouissant à couper le souffle, je n'arrivais pas à être habité par la paix. Le commun des mortels pouvait mettre, l'espace d'un instant, sa vie sur pause pour profiter de ce qui pouvait lui faire du bien, moi j'en étais incapable. J'étais riche grâce à la Mitaras Almawt, une famille aussi puissante que dangereuse, mais cet argent, je n'en avais jamais vraiment profité. Mes pensées me ramenaient toujours vers mon père. Qu'aurait-il pensé de moi aujourd'hui s'il avait toujours été vivant ? Sa mort remontait à quatre ans exactement. L'immensité de mes regrets était décuplée par le fait qu'il ne me verrait jamais à la tête de son royaume. J'étais passé à côté de ces moments où j'aurais enfin pu exister pour lui, où il aurait été fier de moi. J'étais en colère. Pire que cela, je me sentais coupable d'avoir ressenti, à l'annonce de sa mort, une véritable délivrance. Des souvenirs émergent. Des réminiscences douloureuses et violentes que la nuit n'avait pas suffi à éloigner. Cet homme avait été un tyran de son vivant, mais je l'avais admiré et je l'admirais toujours.





Isaac nous laissa devant l'entrée de la somptueuse demeure de l'époque coloniale, entourée d'un jardin flamboyant. La façade de brique et de pierre était recouverte de plantes grimpantes. Postée devant la porte, Jimenez regardait tout autour d'elle en clignant des yeux. Je me doutais qu'elle n'avait pas l'habitude de se rendre dans des endroits pareils. Bakery District était tout sauf un quartier riche. C'était la Rosa Negra qui détenait ce territoire, mais nous étions en discussion avec elle afin d'obtenir une partie des commerces et des restaurants de ce secteur. La haine que j'avais pour Nino ne devait en aucun cas venir entacher les affaires, même si je comptais bien régler ce *problème* personnel très bientôt. Mon père ne l'avait jamais porté dans son cœur, mais il m'avait rappelé tant de fois que cette alliance était nécessaire pour l'équilibre de nos deux familles.

C'est un jeune et solide gaillard, aux cheveux soigneusement plaqués, qui vint nous ouvrir la porte. Il nous invita à le suivre. Tandis que nous nous rendions à l'étage, Miguel et Fares étaient attentifs au moindre bruit tout comme Jimenez qui observait discrètement l'environnement. Je sentais bien qu'elle inspectait minutieusement chaque recoin de la maison en notant dans sa tête ce qu'elle voyait. C'étaient souvent les personnes les plus silencieuses qui étaient les plus observatrices. Une petite voix intérieure me disait de me méfier de cette assistante différente sous tous rapports.

\*\*\*\*\*

En entrant dans le bureau d'Hamza, tous les regards se tournèrent vers Jimenez, la jetant dans une grande détresse, à tel point qu'elle me suivit d'un peu trop près. Derrière le bureau, au fond de la pièce, le visage d'un homme fatigué, aux lèvres charnues et au nez long et fort, nous attendait pour commencer la réunion. Hamza posa sur mon assistante un regard surpris, sûrement le même que le mien lorsque j'avais rencontré la jeune femme quelques heures plus tôt. Il retira son cigare de la bouche et attendit que je présente ma nouvelle assistante.

— Bonjour, Hamza. Voici mon assistante : Ronney Jimenez.

Il tourna sa tête vers elle et la considéra un instant avant de poser sur moi un regard désapprouvateur, mais ses sentiments m'étaient indifférents depuis longtemps. Ce dernier fit un geste théâtral de la main pour nous inviter à nous asseoir à nos places. Nous devons aborder beaucoup de thèmes ce matin. Les hommes présents ici attendaient les directives. Mieux valait ne pas patienter davantage et entrer directement dans le sujet.

— Nous avons un problème sur le complexe *Les Baléares*, commença Hamza. La construction prend du retard. Nous avons énormément investi dans ce projet.

Son regard s'arrêta de nouveau sur mon assistante qui avait sorti son bloc-notes. Il cessa de parler. Jimenez était pour nous une étrangère et nous ne pouvions pas prendre le risque de dévoiler trop d'informations sur certaines de nos activités. Je décidai de prendre les devants, après tout, ce n'était pas la première fois que Camilia nous mettait quelqu'un dans les pattes. Ma mère agaçait tout le monde avec ce défilé d'assistantes.